

# NOÉ ÁLVAREZ

# 100000 km



Une course sacrée  
à travers les terres volées  
des Indiens d'Amérique





10 000 km



# NOÉ ÁLVAREZ

10 000 km

Une course sacrée à travers  
les terres volées des Indiens d'Amérique

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Charles Bonnot



TITRE ORIGINAL  
*Spirit Run, A 6,000-Mile Marathon  
Through North America's Stolen Land*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Catapult

© Noé Álvarez, 2020

Carte © Guillaume Guilpart

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© Éditions Marchialy, Groupe Delcourt, 2022.

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*À ma Mia,  
à mon père et ma mère,  
à mon frère et ma sœur  
et à tous les guerriers  
de la classe ouvrière  
qui bâtissent un avenir  
au reste d'entre nous.*



# 10 000 KM

DÉROULÉ DE LA COURSE .....	15
PROLOGUE .....	17

## NOUS

1 LE BRUIT BLANC DE L'ENTREPÔT .....	25
2 LE « PALM SPRINGS DE L'ÉTAT DE WASHINGTON » .....	45
3 GANAS AU PAYS DE CARVER .....	49
4 PARTIR .....	59
5 LÀ-BAS À WALLA WALLA .....	65
6 LE TRAC .....	73

## COURONS

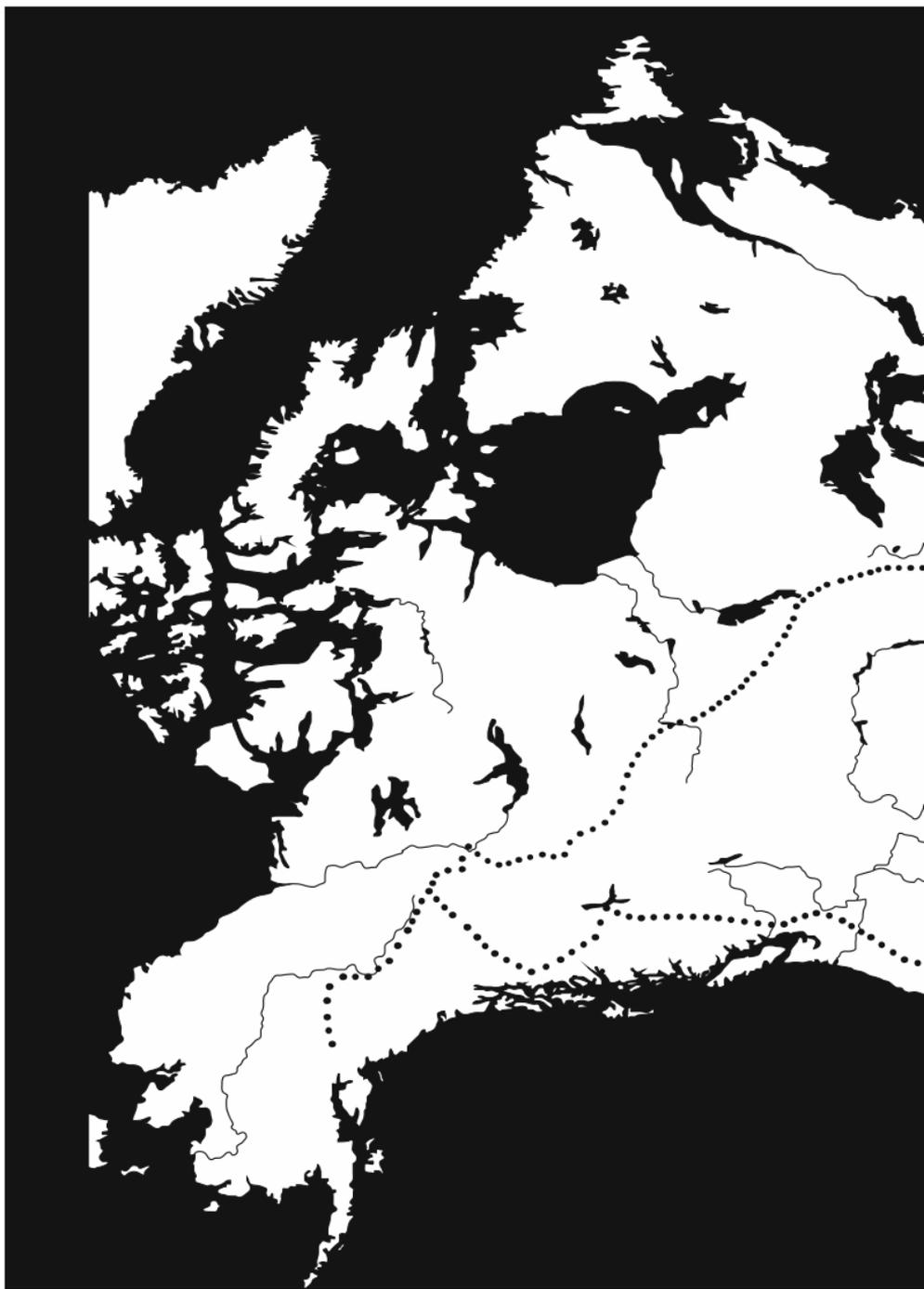
7 L'ARRIVÉE .....	85
8 NOUILLES D'ARBRE .....	105
9 L'HEURE INDIENNE .....	113

10	CRUZ DE CAMPOS .....	123
11	RAFRAÎCHISSEMENT AU GLACIER .....	127
12	GRIS WASHINGTON .....	133
13	GOLDEN DALE .....	139
14	X-MAN .....	143
15	MÉDECINE APACHE .....	151
16	AU PAYS DES PUMAS .....	155
17	DANS LA VILLE .....	163
18	TLALOC À LA .....	169
19	LE FEU DU SUD .....	175
20	DANS LE LABYRINTHE .....	183
21	DANS LE MAUVAIS SENS .....	189
22	LE CERCUEIL DU DIABLE .....	193
23	CHAPITO .....	197
24	LA COURSE DES CERFS .....	199
25	CHIHUAHUA .....	203
26	LE TRÉSOR DU TOUCHER .....	205
27	RENAISSANCE .....	209
28	NAYARIT .....	213
29	MANGUES .....	219
30	SANTO COYOTE .....	223
31	AU MAGASIN DE BRICOLAGE .....	225
32	TISSER LES MOTS .....	227
33	LES HOMMES VOLANTS DE TEOTIHUACÁN .....	231
34	L'AIGLE DES CENDANT .....	237

35 OAXACA .....	239
36 ZAPATISTES : LE PAYS REBELLE .....	243
37 ACTEAL .....	249
38 GUATEMALA .....	253

## LIBRES

39 LE VIEUX VERGER .....	259
40 AUJOURD'HUI .....	271
REMERCIEMENTS .....	285





PARCOURS DES PEACE AND  
DIGNITY JOURNEYS À TRAVERS  
LE CONTINENT AMÉRICAIN

1000 km



## DÉROULÉ DE LA COURSE

### **COLOMBIE-BRITANNIQUE, CANADA**

Prince George, Alkali Lake, Lillooet, Melvin Creek, Mount Currie, Whistler, Vancouver.

### **ÉTAT DE WASHINGTON**

La Conner, Coupeville, Port Angeles, Neah Bay, Rialto Beach, La Push, Quinault.

### **OREGON**

Portland, Eugene, Reedspot, Coos Bay, Battle Rock, Gold Beach.

### **CALIFORNIE**

Blue Creek, Klamath River, Weed, Mount Shasta, Redding, Covelo, Ya-Ka-Ama Forestville, Richmond, Berkeley, Oakland, mission San José (Fremont), Watsonville, Santa Maria, Solvang, Santa Barbara, Montecito, Oxnard, Santa Paula, Piru, Pasadena, East Los Angeles, Anaheim, San Diego Chicano Park.

## **ARIZONA**

Yuma, Ajo, Tucson, Nogales.

## **MEXIQUE**

Magdalena de Kino, Hermosillo, Bahía Kino, Punta Chueca, Isla Tiburón, Pótam, Ciudad Obregón, San Miguel Zapotitlán, Los Mochis, Culiacán, Mazatlán, Chametla, Acaponeta, Huajicori, Tepic, Ixtlán del Río, Magdalena (Jalisco), Teuchitlán, Guadalajara, Tonalá, Chapa la, Ajijic, Tuxtepec, Sahagún, Jiquilpan, Morelia, Pátzcuaro, Teotihuacán, Amatlán de Quetzalcóatl, Cuernavaca, Taxco, Ixcateopan de Cuauhtémoc, Oaxaca, Tuxtla Gutiérrez, Caracol Oventic, Acteal, Toniná, chutes d'Agua Azul, Comitán.

## **GUATEMALA**

Huehuetenango, ruines de Zaculeu.

## PROLOGUE

2003. Au milieu des pins, près de la ville de Bella Coola, en Colombie-Britannique, les autorités canadiennes conduisent sous escorte une mère de 17 ans, menottée, pour retrouver et ouvrir la tombe où elle a enterré son bébé quelques jours auparavant. Le nom de la mère – Crow, de la nation secwépemc, le nom complet se traduisant par « vagues d'eau » – se reflète dans ses larmes. Le bébé qu'elle a enterré, son premier-né, a été déclaré mort à 7 semaines. Durant quarante-neuf jours, il a vécu sous le pouvoir d'un nom, sous la protection de la tradition secwépemc qui implique que l'on prenne soin des siens, enveloppé dans les rêves d'une mère qui a chanté pour lui jusqu'à la fin, quand il a cessé de s'alimenter. Craignant que l'hôpital ne le lui prenne, Crow l'a emmailloté dans son tikinagan et s'est enfuie avec lui dans la forêt.

Elle se souvient d'une nuit froide dans les montagnes. La pluie tombait dru tandis qu'avec deux autres personnes elle encerclait le garçon en un

mur de cérémonie avant de creuser un trou dans la terre boueuse. Les Secwépemcs enterrent leurs morts eux-mêmes. Mais en ce jour de février, les autorités procèdent à l'excavation du nourrisson, Nupika Amak (« celui qui peut voyager entre deux mondes »), renversant l'ordre sacré par lequel une mère accepte la disparition d'un fils. Ils profanent la terre sous ses yeux – une terre qui a rappelé à elle l'esprit de Nupika Amak – et le ramènent dans ce monde pour qu'il soit enregistré et étiqueté, qu'il reçoive un certificat de naissance et de décès. Puis ils emmènent sa mère en garde à vue pour l'interroger.

On lui demande pourquoi elle n'a pas déclaré la naissance de son enfant : elle voulait que ce soit un enfant de la liberté. Affranchi de l'oppression de l'État.

En 2004, dans une éclosérie de saumons de Chickaloon Village, en Alaska, où les congères au bord des routes n'ont pas encore fondu et où l'air froid vous entaille le visage comme de l'obsidienne, Chula Pepper, 30 ans, originaire de San Diego, se dévisage dans le miroir des toilettes, un couteau suisse à la main. Pas de boulot, pas de relations, pas de maison. Elle attrape ses longs cheveux et coupe ses mèches noires comme on faucherait du blé, avant de s'asseoir sur le sol glacé. Pratiquement rasée, elle tremble à côté de ses maigres possessions : un sac à dos, quelques vêtements, un duvet, un

pantalon de pluie et un passé trouble. Demain, la vie sera différente, elle l'a décidé.

Dans la petite ville canadienne de Smithers, Zyanya Lonewolf, 19 ans, descendante des ethnies gitxsan et dakelh, démissionne de son boulot dans les cuisines du McDo et abandonne son rôle de cheffe de famille au sein d'un foyer tourmenté : père incarcéré, mère toxicomane, cousine assassinée le long de la route des larmes. Contre la volonté de sa mère, elle retire ses maigres économies au distributeur, s'achète un sac à dos et quitte tout ce qu'elle a toujours connu pour rejoindre une caravane de coureurs indigènes.

Plus loin au nord, dans l'une des régions les plus froides de Vashraii Koo, ou Arctic Village, en Alaska, une ancienne prénommée Ipana emballe ses soixante années de vie dans cinq grosses valises pour rejoindre les autres : des coureurs indigènes venus du monde entier pour une course à travers l'Amérique du Nord, entre l'Alaska et le Panama. À Fairbanks, cette cheffe des Dénés, dont la communauté vit au rythme des migrations des caribous de la vallée de la Porcupine, se dresse contre le vent et repense aux coureurs qui traversaient autrefois ces terres, les protecteurs du soleil qui se déplaçaient avec les hardes de caribous.

Le moment est venu pour Ipana de trouver en elle l'esprit de ces coureurs, le peuple du Soleil, de trouver le courage de quitter son foyer pour propager ce message urgent : l'Arctique se meurt.

À peu près au même moment, à Oakland, en Californie, Cheeto, 29 ans, se réveille en ce jour qui verra son rêve se réaliser. Le rêve d'une course unissant tous les peuples du monde et qui l'entraînera loin de la baie de San Francisco où il ne se sent plus chez lui, cette région où on l'a conduit, depuis le Mexique, alors qu'il n'avait que 2 ans.

Il a démissionné de chez EB Games, dit au revoir à ses neveux et nièces, et écumé les friperies de la baie pour trouver des vêtements chauds. Il fait son sac, prend quelques photos avec sa famille et descend une ou deux Heineken pendant sa fête de départ. Le lendemain matin, il monte à bord de la camionnette grise qui l'emmènera en Alaska.

Seul dans le bassin de Haslett, dans les contreforts de la Sierra Nevada, près de Fresno, en Californie, un homme convoque son héritage apache et purépecha, battant le tambour pour trouver sa voie. Ici, à côté d'un feu de camp au milieu des pins ponderosas, en pleine cérémonie de la sudation, Andrec se prépare spirituellement et mentalement à conduire des coureurs à travers l'Amérique du Nord. Il médite afin de trouver le courage et la clairvoyance nécessaires

pour mener des guerriers indigènes à bon port à travers de vastes étendues. Il chante et attise le feu, faisant appel à la sagesse de sa mère apache et de ses aînés, anciens combattants du Viêtnam, qui lui ont appris à se dédier à des causes plus grandes et plus nobles que soi. Il convoque la sagesse du sac de médecine accroché autour de son cou – sa « protection apache », comme il l'appelle –, puis roule vers le sud dans sa camionnette grise, jusqu'à Los Angeles, pour passer prendre des coureurs, avant de mettre le cap sur l'Alaska, à la recherche de cette personne que son père n'a jamais été.

En Arizona vit un homme dont l'âme a été marquée par la tragique grève des mineurs de cuivre de 1983. Pacquiao, le principal organisateur de la course, avait environ 10 ans quand il a vu sa ville d'Ajo être soumise à la loi martiale et se retrouver bouclée, assiégée par les bulldozers, les snipers, la police et la Garde nationale. Cet épisode a chassé de nombreux résidents de la ville, séparé des familles et transformé Ajo en ville fantôme.

Durant quatre jours et quatre nuits, Pacquiao – d'ascendance yaqui, tohono o'odham et opata – se plonge dans le rituel au milieu d'une région aride du sud de l'Arizona. Il sue, jeûne et se prépare à porter sur ses épaules l'immense charge qui lui a été transmise deux ans plus tôt par l'aîné, Gustavo – son mentor, un leader syndicaliste de premier plan et le fondateur

d'ultra-marathons sacrés se tenant tous les quatre ans en Amérique du Nord et du Sud, les Peace and Dignity Journeys (Voyages pour la paix et la dignité). Avec l'aide d'Andrec et de Chula Pepper, Pacquiao est chargé d'établir un itinéraire sûr à travers l'Amérique du Nord.

Après avoir rempli les vans, Pacquiao conduit la caravane à Chickaloon, en Alaska, le point de départ de la course. En chemin, il donne des conférences et recrute des coureurs.

Dans l'État de Sonora, au Mexique, deux frères de l'ethnie yoreme – Mazat, alias « *El que corriendo, mata* » (« celui qui court, conquiert »), et son aîné Greñas – quittent leur famille et interrompent leurs études pour gagner la frontière américaine en quelques jours d'auto-stop. Ils partent pour accomplir leur devoir vis-à-vis des anciens : se livrer à la course et embrasser la vie du guerrier – celui qui se dévoue à la protection et à la préservation de la terre, des animaux et de la culture de son peuple.

Ces hommes et ces femmes ne sont que quelques-uns des coureurs des Peace and Dignity Journeys de 2004. Des gens ordinaires, fiers de leur héritage, répondant à un appel qui les dépasse.

Et puis, il y a moi.

**NOUS**  
COURONS  
LIBRES



# 1

## LE BRUIT BLANC DE L'ENTREPÔT

Même le soleil s'incline devant les imposants bâtiments gris qui dominent la petite ville de Selah, dans l'État de Washington. Ce sont les centres de production et de distribution de fruits – *empaques* en espagnol – dans lesquels les travailleurs immigrés sont confinés comme en prison. Les pommes, les cerises et les poires y sont conditionnées pour être expédiées aux quatre coins de la planète.

Ces entrepôts ne se trouvent qu'à cinq minutes de ma maison à Yakima. Ici, comme dans le reste de la vallée de la Yakima, des hommes armés – des policiers embauchés par l'entreprise – montent la garde devant le portail de cette propriété privée. À la fin de chaque quart, des agents de sécurité en gilet fluorescent dirigent le flot des employés en agitant les bras comme sur le tarmac d'un aéroport. Jour et nuit, des semi-remorques transportant des montagnes de pommes passent les grilles en vrombissant. Des tours de cageots – des phares de 8 mètres de haut ornés du logo de l'entreprise – se dressent

sous le soleil en attendant d'être chargées. Elles découpent une ombre sur le sol plombé par le soleil et, chaque jour, prélèvent un peu de dignité sur le dos des travailleurs. Cette ombre avance comme un cadran solaire sur le capot cabossé des voitures dans lesquelles les migrants mexicains s'entassent par plus de 40 °C. Des garçons, pas tout à fait des hommes, conduisent des transpalettes bruyants, portant à toute vitesse des cargaisons de fruits. Les vents secs font battre un drapeau américain grand comme un panneau d'affichage, comme pour rappeler à tout le monde à qui appartient réellement cette terre. Les vagues de chaleur estivale font courber l'échine aux hommes, aux femmes et aux mineurs comme moi, des adolescents de 16 ou 17 ans employés pour l'été, qui sortent du sauna de leur voiture bondée pour gagner l'entrepôt de conditionnement de fruits, en quête d'un maigre salaire.

Au changement d'équipe, les employés dans leur tee-shirt vert citron jaillissent des entrepôts. Parmi eux se trouve ma mère, Carmen, que j'accompagne pour la première fois à l'été 2002. J'ai 17 ans, je suis en première, et dans ce coin du pays, on s'attend à ce que des ados plus jeunes que moi encore travaillent. Certains abandonnent le lycée pour aider leur famille. Cet été-là, ma mère et moi travaillons de jour, bien qu'elle soit normalement dans l'équipe de nuit. Quand les gens passent à côté de moi, je scrute les visages soucieux de la classe ouvrière,

des miens, mexicains ou non. Nous sommes unis et divisés par notre condition. Il n'y a rien de gratifiant dans ce genre de travail. Je me regarde, dans mon tee-shirt vert. Je ne suis en rien différent des autres. Être jeune et lycéen n'a aucune importance dans cet endroit. Bientôt, je le crains, celui-ci me consumera et me piègera comme tout le reste, mon rêve de quitter Yakima un jour s'arrêtant ici.

L'identité de ma mère, au bout de ces décennies de travail ici, semble se réduire au tee-shirt de l'entreprise qui lui colle à la peau en formant des taches sombres. Des badges pendent à nos cous. Un pass pour travailler, pour exister. Nous nous dépêchons d'entrer ; des générateurs assourdissants tournent et un fracas métallique résonne à l'intérieur de l'entrepôt, nous faisant battre les tempes longtemps après la fin de la journée. La confusion de cet endroit me frappe, un désordre complexe d'humains et de machines conçu dans un seul but : emballer des fruits. Et ses effets secondaires : l'usure mentale des ouvriers. Nous traversons un mur d'air froid invisible qui fait perler des gouttes de sueur glacée sur notre peau. Ma mère secoue son tee-shirt trempé de sueur, mais le froid l'oblige rapidement à enfiler un pull. Nous nous séparons, les hommes et les femmes travaillent dans différentes parties du bâtiment. Chacun gagne son poste comme un somnambule. Les murs gris et les néons aveuglants dévient les regards vers le sol. Ma mère, une trieuse, se penche au-dessus

de l'un des nombreux tapis roulants couverts de fruits, épaulé contre épaulé avec les autres femmes, une vallée de mères, de grands-mères et même d'arrière-grands-mères toutes conditionnées à croire que c'est là tout ce qu'elles peuvent faire de leur vie. Petit à petit, l'entreprise les a privées de tout ce qui permet de les identifier en tant qu'individus. Elles ont retiré leur montre et leurs bijoux. Leurs cheveux sont retenus par des résilles bleues. Leur individualité s'efface. Elles deviennent une forme monotone, la forme d'une travailleuse. Le tapis roulant déverse des pommes, des poires, des cerises, selon la saison. Des doigts délicats trient les fruits cueillis par les mains des femmes vivant de l'autre côté de la vallée de la Yakima, des fruits qui atterriront dans les magasins, sur les marchés et dans des maisons partout dans le monde.

Les patrons sont postés au-dessus de nous, dans des bureaux en mezzanine. Ils sont vigilants. Certains parcourent les cursives, bloc-notes et talkiewalkie en main. Quelques Latinos ont été promus et sont chargés de nous superviser, arborant comme une médaille un sentiment factice d'appartenance et d'autorité. On nous monte les uns contre les autres, puis on nous récompense avec des objets promotionnels de l'entreprise ou des paniers repas.

À de nombreuses reprises, cet été-là, j'observe ma mère à la tâche. Elle trime plus qu'aucune mère ne devrait le faire. Je la regarde répéter les mêmes gestes, plantée au milieu des machines.





---

13958

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 25 septembre 2023*

Dépôt légal septembre 2023  
EAN 9782290381281  
OTP L21EPLN003386-548181

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion